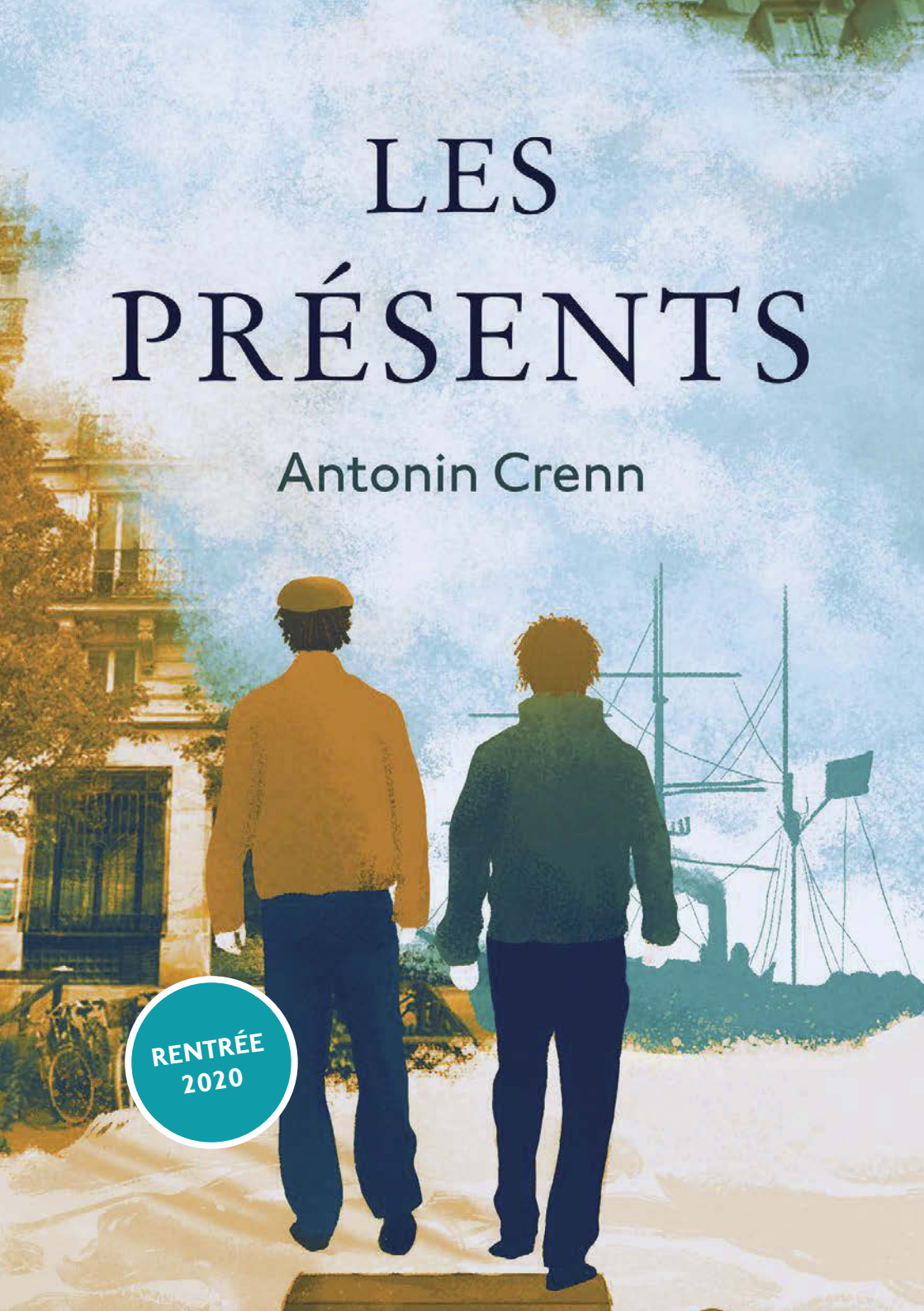


LES PRÉSENTS

Antonin Crenn

The background of the cover is a painterly illustration. In the foreground, two figures are seen from behind, walking away on a light-colored, textured path. The figure on the left is wearing a tan jacket, dark trousers, and a tan beret. The figure on the right is wearing a dark green jacket and dark trousers. To the left, a portion of a light-colored building with a dark doorway and a bicycle leaning against it is visible. To the right, the masts and rigging of a large sailing ship are visible against a pale, hazy sky. The overall style is soft and artistic.

RENTÉE
2020



Les présents

Antonin Crenn

Roman • 26 août 2020
ISBN 978-2-37177-600-5
240p. • 133*203mm • 17€
éditions publie.net

S'il est mort, pourquoi revient-il si souvent ?

Les absents, ce sont encore les présents qui les situent le mieux. Théo est de ceux-là. Enfant, il a perdu son père. Vingt ans plus tard, ce deuil refait surface, après le retour soudain d'une vieille connaissance. A priori, les immeubles haussmanniens, le souvenir d'un père, les barricades révolutionnaires et le navire naufragé du commandant Charcot n'ont rien en commun. Mais pourquoi pas ? Loin de mener une enquête rigoureuse, mais en acceptant de se mettre en quête de ses origines et de son passé, Théo imagine des vies qui ne sont pas les siennes, mais qui sont connectées, de près ou de loin, à son état présent. Ainsi s'assemblent peu à peu les pièces d'un puzzle qui n'appartient qu'à lui, et s'adresse à chacun. Après *L'épaisseur du trait*, entre l'Est parisien et le Finistère, Antonin Crenn poursuit son exploration des espaces et des lignes de fuite. Avec *Les présents*, il explore une dimension supplémentaire : le temps.

À propos de *L'épaisseur du trait*

La légèreté du récit ne doit pas rendre notre lecture distraite, et Antonin Crenn n'écrit pas distraitemment, ni ne se défait soudain sans raison de sa peau géométrique. L'accession aux sentiments passe par une aventure verticale. • Claro, *Le Monde des livres*

Le texte d'Antonin Crenn pratique une poésie minutieuse et affectueuse des choses, de la géographie et de l'architecture (...). Et revisite le thème du passage de l'âge adulte, par la quête d'Alexandre, observateur puis acteur habitant de son trait. • Frédérique Roussel, *Libération*

CHAPITRE 9

HISTOIRE DE CHARLES, DE MASSINE ET D'ERRÍKOS

Charles était né la même année que Marceau : le fait n'était pas étonnant, pourvu que l'on sût que le premier était né en hiver et le second en automne. Les deux frères avaient donc le même âge, à dix mois près. La maison de leurs parents était située sur une de ces allées qui partaient de la rue des Boulets et s'enfonçaient doucement vers l'intérieur des terres, là où existaient encore quelques lopins maraîchers et où, déjà, les fabriques se développaient à toute allure. Le boulevard fut projeté précisément cette année-là : je parle du boulevard où habitent Théo, Édouard et les autres, et qui porte aujourd'hui le nom de Voltaire. On l'appelait, sur les plans de l'époque : boulevard du Prince-Eugène. La première étape de sa réalisation avait consisté à dessiner ses contours rectilignes sur une feuille de papier, à la règle et au crayon. Ensuite, il avait fallu vider, dans la ville réelle, l'espace délimité par les deux tracés. Ils avaient donc fait partir les habitants de cette zone – je dis « ils » et je sais que c'est flou de le dire ainsi, mais j'ignore qui était chargé précisément de cette besogne et, dans le doute, je préfère ne pas dire de bêtise. Les maisons de ces gens ont été démolies pour déblayer le passage : sur près de trois kilomètres, l'axe nouveau ouvrait une vue monumentale au milieu des décombres : c'était moderne et désolant, c'était le futur. La maison des parents de Charles et de Marceau – qu'on pourrait appeler en vérité « maison de la mère », car le père ne paraissait plus depuis longtemps : il avait filé un matin, personne ne savait pour aller où –, qui occupait jusqu'alors le fond de l'impasse, se retrouva en première ligne après que l'impasse fut arasée : elle s'aligna juste au bord du boulevard. Les années filèrent et personne ne démolit leur petit habitat, ni n'édifia les immeubles alentour qui devaient border la voie nouvelle. Le *statu quo* s'éternisa et les enfants grandirent. L'hiver de leurs quinze ans, Paris était assiégé : ils mangèrent des pommes de terre sorties des parcelles voisines, mais elles étaient rares ; sur la rive gauche, le bruit courait que des Parisiens avaient assassiné les animaux du Jardin des Plantes pour les cuisiner – la rumeur n'était pas difficile à croire et, malgré la sympathie qu'on pouvait avoir pour ces pauvres bestiaux

exotiques, on éprouvait une empathie plus grande encore pour les humains affamés. Même Théo, qui est végétarien, imagine combien il aurait été soulagé de calmer sa faim par un tel moyen, s'il avait vécu en ce temps-là. Charles et Marceau, eux, attrapaient les rongeurs de la cour. Le goût était presque identique à celui du zèbre et du lama. Au printemps suivant, ils avaient encore un peu grandi. Alors, ils décidèrent d'employer tous leurs efforts à l'édification du monde radieux inauguré par la Commune ; sa proclamation au mois de mars n'annonça pas seulement des lendemains triomphants : elle établit aussitôt, à l'usage immédiat de ses contemporains, un présent gai et rayonnant, excitant, bouillonnant. L'un des deux garçons était apprenti. Il travaillait de ses mains, il montait sur les toits pour se former au métier de couvreur : il était important, disait-il, que quelqu'un sût faire des toits étanches pour bâtir l'avenir. L'autre garçon fréquentait avec ferveur l'école publique, pour apprendre la science, et pour apprendre à enseigner : il était crucial que des instituteurs transmissent leur passion aux générations enfantines, pour édifier le nouveau monde sur de bonnes bases. Il disait que, debout sur ces bases-là, et abrité par les toits solides de son frère, tout se passerait bien. Pourtant, dès le mois de mai, ils durent déjà se battre. Alors qu'ils étaient trop jeunes pour s'engager dans la Garde nationale pendant l'hiver du siège, ils n'eurent plus le choix, le printemps venu : ils s'investirent dans la construction et la défense des barricades, car, pendant la dernière semaine en particulier, il n'y avait plus d'âge légal pour mourir. L'un fut tué, l'autre non. Celui qui survécut fut déporté. Au juge, il déclara porter le prénom de Charles et exercer le métier de couvreur, mais, à son arrivée en Nouvelle-Calédonie, il prétendit être instituteur. Là-bas, la vérité n'avait aucune importance. Il apprit à lire, ou bien il enseigna la lecture ; peut-être fit-il les deux à la fois. Il eut un fils, mais je ne sais pas avec qui : ce qui est certain, c'est que la mère le prénomma Charles et qu'elle resta avec lui sur l'île lorsque le forçat libéré retourna à Paris. Il avait vingt-cinq ans, l'année de l'amnistie, et cette époque était florissante au point de vue du bâtiment. Partout, ils achevaient le travail amorcé par le préfet Haussmann en élevant les immeubles de part et d'autre des boulevards

– à nouveau, je dis « ils » : qu'on me pardonne pour cette facilité. Mais, vraiment, je ne sais pas qui prenait ce genre de décisions (un enchevêtrement complexe d'enjeux politiques et industriels) et mon sujet n'est pas celui-ci : j'essaie de suivre au plus près le fil de mon histoire, c'est-à-dire de celle de Charles, de Massine et d'Errikos. Le prénommé Charles participa au parachèvement des alignements haussmanniens : il grimpa aux sommets et posa des ardoises sur leurs pentes. Sur le toit de l'immeuble où vivent aujourd'hui nos personnages, il souda aussi des plaques de zinc. Il se débrouillait bien dans le métier, il était doué de ses mains. Il était doué, également, de sa jugeote et de sa culture, et il avait le goût de transmettre son savoir : peu de temps après son arrivée, l'école devint obligatoire et, dans tous les départements de France, ils recrutèrent des instituteurs à tour de bras – je dis encore « ils » : peut-être s'agit-il des mêmes, peut-être d'autres. Ceux-ci l'envoyèrent dans une commune rurale : une campagne aride en été et humide en hiver. Le paysage était beau et exigeant, tout à fait comme Charles. Il eut un fils qui hérita de ses qualités. En 1917, ce fils avait vingt-sept ans : il s'appelait Charles et il tomba nez à nez, dans une tranchée, sur un camarade qui s'appelait Charles aussi, qui avait le même âge que lui et qui était le petit-fils d'un autre Charles né en Nouvelle-Calédonie en 1875. Le soir, celui-ci parlait à celui-là de la vie sur son île, en échange des récits de village que délivrait l'autre pour tromper l'attente et la peur. Ils fraternisèrent, ils firent de leur mieux pour se tenir chaud. Les soldats de leur propre unité finissaient par les confondre. Quand l'obus réduisit l'un des deux en bouillie, l'autre fut seulement blessé à la jambe. Il affirma qu'il s'appelait Charles, ce dont personne ne doutait. À sa sortie de l'hôpital, il ne retourna ni sur l'île, ni dans le village : il dégota un petit coin tranquille dans les environs de sa convalescence, au bord de la Somme (le fleuve). Il s'installa dans une maison rustique et costaude où on lui ficherait la paix. Il collecta des objets perdus et les remit en état (pour faire fonctionner ses mains) et s'employa à raconter leur histoire (pour déroutier ses neurones). Il devint plus ou moins brocanteur, cela lui donna une place dans la petite société locale. Les personnes qui peuplaient cet endroit trouvèrent que

l'homme était intéressant et sympathique. Il y eut des gens pour l'aimer. Il fit même des enfants. Ensuite, les détails de sa vie me manquent. Je sais seulement qu'il devint vieux et que, à la fin de sa vie, dans les années 1960, il accueillit souvent Marianne et Gabriel dans son atelier. Ils étaient adolescents, ils habitaient le village (pour elle) et la sous-préfecture (pour lui) et ils étaient amoureux l'un de l'autre. Le vétéran brocanteur leur faisait visiter son capharnaüm et déclamait pour eux les épopées qu'il avait inventées : des récits légendaires conçus pour envelopper chaque objet d'une aura splendide et, partant, d'en augmenter le prix. Au début, les jeunes gens croyaient à ses fables dur comme fer – car lui-même avait fini par se persuader qu'elles étaient authentiques – puis, peu à peu, ils se détachèrent de leur naïveté et se laissèrent gagner par un autre plaisir : celui de la séduction propre au fantasme, à la fiction. Le contact du vieux Charles et de ses contes impossibles révéla chez Marianne et Gabriel un goût très sûr pour les vieilleries (les antiquités, les pierres taillées, les vestiges) et pour les chants épiques (la mythologie, la littérature, les fariboles). Ils s'orientèrent vers des études de lettres classiques afin d'apprendre le grec : ils projetèrent d'effectuer ensemble, quand ils seraient grands, un voyage dans le Péloponnèse pour admirer les ruines. Ils ignoraient que la langue d'Homère n'y était plus pratiquée depuis belle lurette. En préparation de cet objectif, ils envisagèrent de s'inscrire dans une université parisienne. Ils ne savaient encore rien de Paris, ils n'avaient jamais quitté leur petit bout de province. Et à Paris, pendant ce temps, une autre jeune personne s'efforçait d'apprendre les langues : en l'occurrence, elle apprenait l'anglais et le russe, parce qu'elle pratiquait déjà le français à la perfection, ainsi que l'arabe et le berbère de ses parents. Pour être précis, elle menait ses études à Nanterre, sur un campus fabriqué de toute pièce quelques années plus tôt en face du quartier où elle avait grandi. Son quartier était un ensemble d'immeubles parallélépipédiques alignés sans créativité, qui avaient pris la place d'un bidonville rasé au début des années 1960, juste après que son père fut jeté dans la Seine un soir où il manifestait contre le couvre-feu. Elle gardait peu de souvenirs de la cabane de tôle, de bois et de carton ; et encore moins

de souvenirs du visage de son père : sa voix, seulement, résonnait encore dans sa tête, dans les langues qu'il parlait avec la mère. Cette jeune femme n'est plus vraiment jeune, désormais, car plusieurs décennies ont passé. Pendant cet intervalle, elle a croisé Marianne et Gabriel à plusieurs reprises, à l'occasion de dîners chez des amis communs. Ils ne sont pas vraiment des intimes, mais ils savent qu'elle existe, et inversement. Elle a plaisir à bavarder avec eux de loin en loin. Ils savent qu'elle réside toujours dans ces environs de Paris où elle vivait déjà à dix ans et à vingt ans, et qu'elle a un fils qui s'appelle Massine. Ce sont eux qui, par hasard, ont indiqué au jeune homme l'occasion à saisir : la possibilité de louer, pas trop cher, une chambre qui venait de se libérer à côté de celle où loge leur fils. Une petite pièce mansardée au septième étage, boulevard Voltaire à Paris. Sur le même palier, une autre chambre est occupée par un certain Charles, mais Marianne et Gabriel ne le connaissent pas, la mère de Massine non plus. Pourtant, le grand-père de Charles est un professeur des écoles en retraite, dans un gros bourg du bord de la Somme : il ne s'est jamais vraiment éloigné du village où il a grandi et où son père, en son temps, exerçait plus ou moins le métier de brocanteur. Il entassait des meubles, des bibelots et des histoires à dormir debout dans un hangar – ce même hangar où j'avais laissé, tout à l'heure, deux jeunes gens enthousiastes prénommés Marianne et Gabriel qui, à leur arrivée à Paris, suivirent quelques cours à l'université de Nanterre. De lettres, d'histoire, d'archéologie. Ils prirent part à des grèves, à des assemblées générales, à divers cercles où ils rencontrèrent d'autres jeunes gens dont ils se firent des amis. L'été suivant, puisque l'un de ces amis avait une voiture, ils grimpèrent sur la banquette arrière et, en compagnie d'un quatrième, visitèrent l'Italie, les Balkans, la Grèce. Le périple les excita comme jamais : ils se sentirent heureux et imaginèrent s'établir là-bas pour de bon. Le temps s'étira sous le soleil, l'amitié de leurs camarades s'enlisa. Ceux-ci se lassaient : Paris leur manquait. Ils abandonnèrent Marianne et Gabriel, qui ne s'en trouvèrent pas plus mal. L'été s'acheva, l'automne à sa suite, puis l'hiver. Ils vivaient au bord de la mer, dans une cahute blanche, en compagnie d'un garçon magnifique trouvé sur un ponton à la

mi-septembre, un soir où la lune jetait des reflets roux dans l'eau sombre. Marianne était amoureuse de lui, évidemment, et Gabriel aussi. Pourtant, leur histoire n'a pas pu durer ce que devrait durer l'amour, car le bel Hellène les quitta pour effectuer son service militaire. En son hommage, de retour à Paris, les amants chamboulés décidèrent que l'embryon qui commençait de grandir dans le ventre de Marianne deviendrait un enfant prénommé Erríkos ; et ils eurent de la chance, car le petit être qui naquit bientôt fut un garçon, et que la couleur de ses yeux rappelait la mer qu'ils regrettaient déjà : tout le portrait du beau gymnète qu'ils ne reverraient pas. Erríkos apprit à marcher, à parler, puis il alla à l'école. Pendant toutes ses années de scolarité, il fut forcé d'épeler son prénom parce que personne ne sait comment il doit s'écrire. Aujourd'hui qu'il est adulte, on lui demande encore, invariablement, si ses parents sont grecs, puis, comme il annonce qu'ils ne le sont pas, pourquoi il ne s'appelle pas Éric comme tout le monde. Rarement il prend le temps d'expliquer sa généalogie en détail (j'allais écrire « rarement il prend la peine », mais ç'aurait été fautif, car c'est toujours agréable pour Erríkos de conter son histoire, en aucun cas une peine) : la plupart du temps, il dit que ses parents sont fantasques et que son prénom est une lubie. Il habite aujourd'hui, comme je l'ai dit, au septième étage sur le boulevard Voltaire, la porte immédiatement située en face de l'escalier. Il est voisin de Massine, de Charles et du garçon aux larges fossettes. Et aussi de Joachim, de Kliment et de Lubomir – mais, d'eux, je ne connais pas l'histoire.

2 0 2 0

catalogue
du 2^e semestre
juillet > décembre

et récapitulatif des
parutions du printemps

éditions publie.net



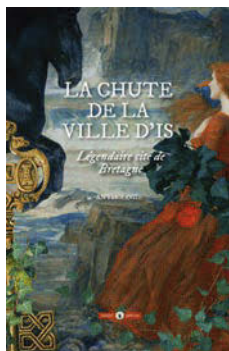
La chute de la ville d'Is

Collectif

Anthologie • 19 août 2020

ISBN 978-2-37177-602-9

152p. • 133*203mm • 15€



Laissez-vous conter le mythe de l'engloutissement de Ker Is !

Nombreuses sont les versions de la légendaire histoire de la ville d'Is. Collectées au XIX^e siècle, qu'elles soient chrétiennes ou celtes, toutes nous racontent le mythe du roi Gradlon, de sa fille Dahut et de la submersion d'Is. Plus belle ville de son époque, affrontant la punition divine, elle n'a cessé de fasciner, d'Émile Souvestre à M. Reynes Monlaur, de

Gabriel de la Landelle à Guy de Maupassant.

Cette anthologie rassemble quelques-uns des plus beaux récits de la chute de Ker Is légusés par le XIX^e siècle. Plusieurs sont réédités pour la première fois.

« En Bretagne, veut-on parler proverbialement d'une époque fort reculée, on dit "C'était du temps du roi Hérode" ou par variante : "du temps du roi Gradlon" — ce qui ne prouve en aucune façon que ces deux monarques fussent contemporains.

Gradlon, d'après les chroniqueurs, est le moins ancien de quatre ou cinq siècles.

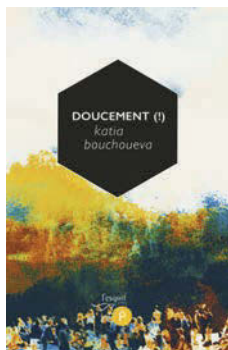
Les poèmes, chants, contes et légendes populaires abondent sur son compte et sur celui de sa capitale, la ville d'Is ou Keris, submergée par la trahison de sa propre fille, la princesse Dahut ou Ahès, qui livra la clef des écluses protectrices à un amant bien cruellement digne d'elle.

De nos jours encore les pêcheurs de la baie de Douarnenez, quand la mer est très limpide, prétendent apercevoir au fond les vestiges de l'antique cité rivale d'Occismor. »

Doucement !

Katia Bouchoueva

Poésie • 9 septembre 2020
ISBN 978-2-37177-597-8
104p. • 133*203mm • 12€



C'est par le refrain de Charles Trenet, « Douce France », que Katia Bouchoueva nous fait entrer dans ce nouveau recueil. Depuis ce leitmotiv elle esquisse un panorama très situé, dans un territoire tantôt urbain, tantôt campagnard où se croise une foule éclectique : des personnes, des voix, des êtres protecteurs aux noms d'animaux, des lieux arpentés comme des corps accueillants, des strophes aux accents de contes.

Mais cette douceur, qui est pour l'auteure attachée à la France, montre aussi son revers tyrannique par petites touches sur ces tranches de vie. Ainsi, le vers très libre et vivant de Katia Bouchoueva nous emmène par bonds, par sauts, en visite, dessinant les contours de son espace de jeu avec la langue et brodant sur la chanson sa propre ritournelle.

« Les anges asexués et ceux qui ont un sexe
et ceux qui en ont deux – traversent, traversent
les plaines des ventres, les grottes et les tétons.
Tout y est bon, disent-ils, tout y est bon :
immeubles des années 60, colonnes Morris,
ronds-points, sorties d'autoroutes,
lacs et montagnes.

Et tes yeux comme des petites olives –
noires mais adoucies –
ta machine *ad – mi – ni – stra – tive*
douce aussi. »



Dans le sillage de Louise Ackermann

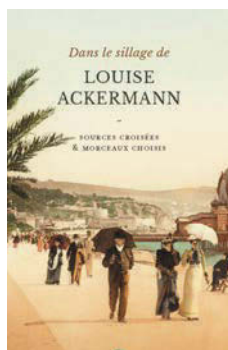
Sources croisées &
morceaux choisis

Collectif

Auteure classique oubliée • 17 octobre 2020

ISBN 978-2-37177-599-2

208p. • 133*203mm • 15€



Nous sommes ingrats envers les penseurs et les artistes qui nous ont précédés. Que serions-nous sans eux ? Ils ont été les anneaux qui nous relient à la chaîne infinie. Comme dans un cerveau individuel une idée en amène une autre, leur œuvre a suscité la nôtre.

LOUISE ACKERMANN, *Journal*

Ce livre s'ouvre comme une enquête sur Louise Ackermann (1813-1890). Qui était-elle ? L'Histoire – avec sa grande hache – l'a en partie effacée, son nom étant peu mentionné dans les anthologies, les

encyclopédies qui touchent à la littérature du XIX^e siècle. Sans doute qu'en plus d'avoir le défaut d'être une femme, elle n'avait pas le goût d'organiser elle-même sa propre publicité et ne cherchait pas la gloire. Penseuse, poétesse, sincère, enthousiaste, colérique aussi, et admirée par Tostoï, elle disait : « Je ne suis pas femme de lettres ; je n'écris pas, je chante » Les fragments réunis ici – articles, écrits personnels, biographies, poèmes, lettres, journal intime, notices de ses contemporains et des lieux qu'elle a fréquentés –, constituent le matériau qui permettra de (re) découvrir son lyrisme, son insolence tranquille et la modernité de sa voix sans concession. En somme, de ce qui reste dans son sillage.

Œuvres complètes

Volume 2 : Odes • Chant séculaire

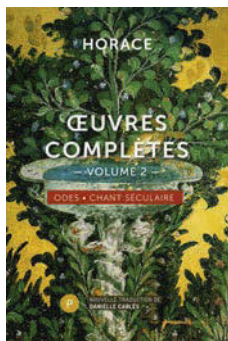
Horace

Poésie latine • 28 octobre 2020

ISBN 978-2-37177-598-5

232p. • 133*203mm • 19,50€

(informations du premier tome, à titre indicatif)



Ce second volume des œuvres complètes d'Horace contient l'intégralité des Odes et du *Chant séculaire*.

Depuis deux millénaires, l'écriture d'Horace a inspiré des générations d'écrivains, d'Ovide à Victor Hugo en passant par Pétrarque, et de lecteurs. À l'ère des récits de soi, des journaux d'écrivains et des réseaux sociaux, il s'adresse à notre époque avec une vigueur et une originalité intactes. L'auteur du *carpe diem* ne cesse de nous parler. Proposée

dans une nouvelle traduction de Danielle Carlès qui parvient à métamorphoser le français en un chant latin inédit, cette intégrale réinvente Horace pour un public contemporain.

« Les enfants de Rome, première
des villes, ont daigné me placer parmi l'aimable
chœur de ses poètes lyriques
et je suis moins mordu par la dent de l'envie.
Ô toi de la tortue dorée
qui règle, ô Piéride, la douce résonance,
ô toi qui aux poissons muets
donnerais, si tu le voulais, la voix du cygne,
à ta seule grâce je dois
d'être par les passants montré du doigt comme un
chantre de la lyre romaine.
Mon souffle et plaie, si je plais, je te le dois. »

9 782371 775985



La littérature inquiète

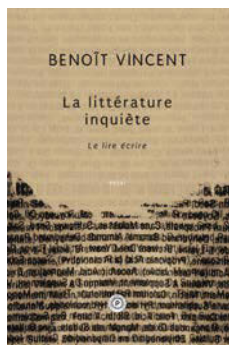
Le lire écrire

Benoît Vincent

Essai • 10 novembre 2020

ISBN 978-2-37177-603-6

192p. • 133*203mm • 17€



L'époque est propice, depuis la fin des années 90 à aujourd'hui, à explorer l'émergence de formes hybrides, interlopes, incertaines... En un mot inquiètes et inquiétantes. Puisque tel est le sens, ambivalent, de l'inquiétude. La littérature inquiète. Et ceux qui l'ont inspirée. Il ne s'agit pas d'un livre d'éclaircissement, mais un travail hybride, entre lecture et écriture. Auteurs abordés, entre autres : Pierre Bayard, Arno Bertina, Maurice Blanchot, François Bon, Nicole Caligaris, Patrick

Chatelier, Claro, Emmanuel Delaplanche, Jacques Derrida, Louis-René Des Forêts, Régis Jauffret, Pascal Quignard, Jean Paulhan, Clément Rosset, Pierre Senges, Michel Surya, Enrique Vila-Matas, Guillaume Vissac, Antoine Volodine.

« J' ai rêvé que Jean Paulhan avouait sur un plateau télévisé qu'il avait créé de toutes pièces le personnage de Maurice Blanchot comme incarnation de tout ce que représentait la littérature d'après-guerre : personnage kafkaïen, ubiquiste et cantonné en permanence à une chambre d'écriture/lecture (« une espèce de chambre d'écho », disait-il). Oui c'était lui, et un petit comité d'écrivains triés sur le volet, qui avaient rédigé *L'entretien infini*, *L'attente l'oubli* ou *La folie du jour*. Si au départ il était quasiment seul, l'écriture est devenu de plus en plus collective au fil du temps, ce qui rendait la syntaxe (notamment) si singulière et l'emprise si importante. Nous étions dans le bureau de la rue ex-Sébastien-Bottin. Il avait un gecko sur le revers de costume et trempait de temps en temps le bout de ses doigts dans un bocal d'eau verte. »

L'enfant poisson-chat

Christophe Esnault

Poésie • 25 novembre 2020

ISBN 978-2-37177-604-3

133*203mm • Pagination et prix non définis



Christophe Esnault livre un poème composé de facettes où des souvenirs très brefs dessinent peu à peu un paysage d'enfance, d'adolescence, et l'éveil d'un désir amoureux à partir de la passion de l'auteur pour la pêche et sa fréquentation des étangs et des rivières.

« Apprendre à pêcher
Avant d'apprendre à lire
Bien avant de savoir
Embrasser une fille.

Sonder le fond
Faire coulisser le flotteur
Puis, piquer le vers
Sans l'abîmer
Laisser dépasser
L'ardillon
Poser la ligne
Et avoir des Yeux Gros

On notera quelque part
Au cas où cela puisse servir
Que l'on apprend mieux
Dans le plaisir et dans la joie
Et que les excès de l'un et de l'autre
Ne sont pas dommageables aux
Méthodes d'apprentissages »



Demain, l'écologie

Collectif

Anthologie • 2 décembre 2020

ISBN 978-2-37177-605-0

133*203mm • Pagination et prix non définis



Au XIX^e siècle, la Révolution industrielle a profondément modifié le rapport de l'être humain à la nature. Dès cette époque, l'imaginaire littéraire s'est penché sur la question écologique et les textes d'anticipation réunis dans cette anthologie (datant de 1810 à 1920 et pour la plupart réédités pour la première fois) envisagent les atteintes à la nature, la destruction de l'environnement, voire la fin du monde. Devant les développements de la science et de l'emprise de l'humanité sur la Terre,

certains imaginent une planète où la nature a disparu, d'autres font part de leurs craintes face à l'épuisement des ressources naturelles, tous lancent des avertissements qu'il faudra bien se résoudre un jour à écouter.

« Alors commencera la redoutable période où l'excès de la production amènera l'excès de la consommation, l'excès de la chaleur, et la combustion spontanée de la Terre et de tous ses habitants.

Il n'est pas difficile de prévoir la série des phénomènes qui conduiront le globe, de degrés en degrés, à cette catastrophe finale. Quelque navrant que puisse être le tableau de ces phénomènes, je n'hésiterai pas à le tracer, parce que la prévision de ces faits, en éclairant les générations futures sur le danger des excès de la civilisation, leur servira peut-être à modérer l'abus de la vie et à reculer de quelques milliers d'années, ou tout au moins de quelques mois, la fatale échéance.

Voici donc ce qui va se passer. »

(1872)

Parutions du printemps



La ville soûle

Christophe Grossi

Récit • 11 mars 2020 • ISBN 978-2-37177-593-0
224p. • 133*203mm • 18€

Dans ce récit qui procède par fragments, où les voix convergent et se complètent, une galerie de portraits se construit. Une nouvelle carte apparaît, faite d'itinéraires réels ou imaginaires, le long desquels les absents hantent les vivants. Et chaque trajectoire prend la forme d'un possible soubresaut. *La ville soûle* n'est pas un récit de voyage au sens propre : c'est une métamorphose.

A paru également la réédition de *Va-t'en, va-t'en, c'est mieux pour tout le monde* ISBN 978-2-37177-531-2



Des étés Camembert

Daniel Bourrion / Illustrations de Roxane Lecomte

Récit • 29 avril 2020 • ISBN 978-2-37177-594-7
120p. • 108*178mm • 12€

Comment s'opère la rencontre de chacun avec le monde du travail ? Jeune, à quoi se destine-t-on, et qui se voit-on devenir ? Comment se fabrique le camembert industriel ? Vaut-il mieux l'ignorer ? *Qui* ne s'est jamais dit un jour, et si je travaillais dans une fabrique de camembert ?



Le Journal du brise-lames

Juliette Mézenc / Jeu vidéo de Stéphane Gantelet

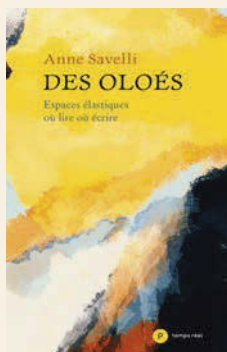
Récit • 6 mai 2020 • ISBN 978-2-37177-584-8
160p. • 108*178mm • 15€

Le *Journal du brise-lames* est un poème épique dit à des tétrapodes. Le *Journal du brise-lames* est un essai documenté sur le brise-lames de Sète, qui fait barrage de son corps pour protéger le port de la mer. Le *Journal du brise-lames* est une pièce de théâtre où chaque voix porte une fiction en elle.





9 782371 775954



Des Oloës

Anne Savelli

Récit • 20 mai 2020 • ISBN 978-2-37177-595-4
144p. • 108*178mm • 14€

Qu'est-ce qu'un oloé ? Un lieu quelque part où lire ou écrire ? Un état d'esprit ? Une idée, un rêve, une envie ? Un livre, pour commencer. Dans ce livre, Anne Savelli interroge à la fois ses propres pratiques créatives (comment se consacrer à la littérature quand on est perpétuellement en mouvement ?) et la possibilité de faire de l'écriture, domaine de la solitude par excellence, un territoire du commun.



9 782371 775909



Notre vie n'est que mouvement

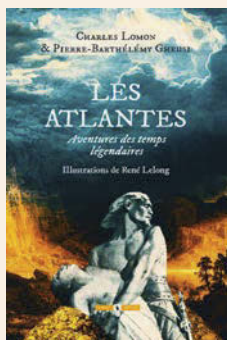
Lou Sarabadzic

Récit • 3 juin 2020 • ISBN 978-2-37177-590-9
240p. • 133*203mm • 17€

Le problème quand on voyage avec un auteur mort depuis plus de quatre siècles, c'est que le monde que l'on traverse n'est plus tout à fait le même. C'est en 1580 que Montaigne entreprend son célèbre *Voyage en Italie* et de toute évidence, en 2019, lorsque Lou Sarabadzic part sur ses traces pour suivre les mêmes étapes, l'Europe a beaucoup changé. Littéralement, les frontières ont bougé. Au fond qui voyage ? Et pourquoi ?



9 782371 775961



Les Atlantes

Charles Lomon & Pierre-Barthélémy Gheusi

Roman • 17 juin 2020 • ISBN 978-2-37177-596-1
400p. • 133*203mm • 24€

Injustement oublié, *Les Atlantes*, est l'un des premiers romans de Fantasy épique. Argall, le guerrier barbare épris de la belle Atlante Soroé, combat aux côtés de son frère Maghée, la puissante sorcière Yerra, Reine de l'Atlantide. Mais le pouvoir et l'ambition des puissants, la soif de vengeance du peuple, la conquête de l'immortalité et les intrigues de cour se muent en stratagèmes qui fragilisent l'équilibre d'Atlantis. Un grand roman d'aventure dans un monde fascinant.

CONDITIONS LIBRAIRES

*pour tous nos livres parus depuis le 1^{er} janvier 2018
ou à paraître*

- > retours autorisés (selon les CGV Hachette)
- > remise de 35%
- > dépôt en cas de signature ou rencontre

Les autorisations de retour concernent les titres parus à partir du 1^{er} janvier 2018. Attention, les retours d'invendus suite à une rencontre ou une signature ne passent pas par Hachette mais doivent nous être retournés à nous. Contactez-nous pour l'organiser.

Vous souhaitez organiser une rencontre ou inviter l'un de nos auteurs ? **Contactez-nous au préalable pour commander les livres.**

Contact

libraire@publie.net
06 23 89 71 82

Retrouvez chaque semaine les
coulisses de la maison d'édition

<https://www.publie.net/category/carnet-de-bord>